

Hôtel Rafale

Ce que je veux c'est célébrer celle qui
possède mon ombre: celle qui dérobe
au néant noms et figures.

ALEJANDRA PIZARNIK

D'abord l'aube. Puis la femme avait joui.

Dans la chambre 43 de l'hôtel Rafale, au cœur d'une ville nord-américaine armée jusqu'aux dents, au cœur de la civilisation des gangs, des artistes, des rêves et des ordinateurs, au milieu d'une nuit qui avale tous les pays, Cybil Noland est allongée entre les jambes d'une femme rencontrée il y a à peine quelques heures. Pendant un temps qui lui avait semblé fou, très nocturne, la femme avait répété: «Dévaste-moi, mange-moi.» Cybil Noland avait redoublé d'ardeur avec sa langue et elle avait fini par entendre: «Dé, vaste moi, m'ange moi.» Il y avait eu un léger tremblement des cuisses, puis le corps de la femme avait fait le tour de la planète comme si le plaisir en elle était devenu un énorme réflexe de vie aérienne.

Cybil Noland avait senti la mer se glisser dans ses pensées comme une rime, une sorte de sonnet qui l'avait un instant rapprochée de Louise Labé puis s'en était allé cogner au loin, bruit de vague au présent. La mer l'avait pénétrée en chuchotant à son oreille des phrases habitables, de longues plaintes, une habitude du vivant avec ses mille surimpressions de lumière. Plus tard, la pensée de la mer l'avait rejetée sur le mur incommensurable des questions.

Dans la chambre, le climatiseur fait un bruit d'enfer. L'aube a donné signe de vie. Cybil peut maintenant distinguer le contour des meubles, voir, reflétée dans le miroir de la porte de la salle de bains restée entrouverte, une chaise sur laquelle pendent un t-shirt bleu, un jeans et une veste en cuir noir. Sur la moquette, des sandales font la paire.

La femme a posé une main sur les cheveux de Cybil Noland, l'autre main touche une épaule. L'inconnue repose terriblement vivante, anonyme avec ses mille identités au repos. Cybil Noland s'est retournée de manière à appuyer confortablement sa joue au creux de l'aine. Ni l'une ni l'autre ne pense à bouger, encore moins à parler. Chacune vient d'ailleurs, chacune est ailleurs dans sa vie d'ailleurs comme dans une vie antérieure.

Cybil Noland avait beaucoup voyagé, allant vers des villes aux courbes lumineuses, ruisselantes de phares et de néons. Elle aimait le suspens, le risque que pouvait maintenant représenter un acte aussi simple que déambuler rêveusement entre les édifices des grandes villes. Elle avait toujours refusé, ne fût-ce que pour quelques jours, de s'arrêter à la campagne, à la montagne, au bord d'un lac. Sa vie antérieure s'était déroulée au rythme des villes, entre les accents multiples, les bruits de la circulation et la vitesse qui aiguïsaient les sens. Avec les années, elle avait fini par aimer les couchers de soleil rougi à l'oxyde de carbone. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait vu les étoiles que le nom des constellations était

depuis longtemps enfoui dans sa mémoire. Cybil Noland vivait au rythme de l'information. L'information était son firmament, sa mer intérieure, son Everest, son cosmos. Elle aimait la sensation électrique que lui procurait la vitesse des images. Chaque image était facile. Il lui était facile d'oublier ce qui l'instant d'avant l'avait excitée. Parfois, elle pensait qu'il fallait résister à cette consommation frénétique qu'elle faisait des mots, des désastres, de la vitesse, des rumeurs, de la peur et des écrans mais, trop tard, son intoxication semblait irréversible. Entre quinze et trente ans, elle s'était instruite de l'histoire, de la littérature et des lois étranges qui gouvernent l'instinct de vie. Elle avait ainsi appris à se déplacer entre les croyances et les rêves dispersés au fil des générations et des siècles. Mais aujourd'hui, tout cela lui semblait lointain, inadapté à la vitesse avec laquelle la réalité filait son angoisse, ses séquences de bonheur et de violence, sa fiction greffée comme une science au cœur de l'instinct. Enfant, elle avait appris plusieurs langues, ce qui lui permettait aujourd'hui de consommer deux fois plus d'informations, de commentaires, de drames, de faits divers et de pronostics. Ainsi, à son insu, elle avait pris goût aux paroles faciles, aux images rapides. Tout ce qu'elle avait appris dans sa jeunesse lui était peu à peu devenu brouillon, anachronique, révolu dans le temps.

Or, en cette nuit de juillet qui s'achevait dans un petit hôtel d'une ville armée jusqu'aux dents, Cybil Noland avait senti la mer l'avaloir. Quelque chose avait débordé qui faisait image horizontale et simultanément barrage de questions.

Quand la femme avait joui, le ciel, les étoiles et la mer avaient fait synthèse en elle de toute la civilisation des villes.

Entre les jambes de l'inconnue, les questions surgissaient, envahissantes questions répétées, questions flaireuses, questions de fond qui valident et raturent alternativement le monde et sa raison d'être. Ainsi emportée par le courant des questions, Cybil Noland avait fait le vœu de renoncer aux paroles faciles sans pour autant accepter de se soustraire à la dangereuse euphorie que lui procuraient les images rapides et démentielles de son siècle.

La lumière est maintenant partout répandue dans la chambre, une lumière jaune du matin qui dans les films d'autrefois donnait au dialogue une tournure d'espoir pour la toute simple raison que les matins étaient alors lents d'une lenteur naturelle qui s'accordait bien au mouvement que faisaient les héroïnes lorsqu'en s'éveillant elles étiraient gracieusement leurs bras, traçant dans l'air des arcs de triomphe charnel.

La femme a bougé les jambes pour changer de position, peut-être pour quitter le lit. Cybil Noland a levé la tête, soulevé son corps de manière à se hisser jusqu'au visage de la femme. Le matelas est inconfortable avec des creux, des mous qui font glisser les coudes et les genoux.

Depuis qu'elles se sont rencontrées, les deux femmes ont à peine échangé trois phrases. La femme est musicienne et jeune. «*But I am not six-*

teen», avait-elle dit en souriant dans l'ascenseur. Cybil Noland l'avait alors surnommée la Sixtine. Une fois dans la chambre, elles s'étaient dévêtues et aussitôt la femme avait ordonné : «Mange-moi.»

Maintenant que la vie du visage de la femme est à la hauteur des yeux, le ventre riche du désir se lève à nouveau comme un vent fougueux. *Baise-moi, baise m'encore*. La femme la toise, la caresse, la fièvre et la fête dans les yeux, puis elle enfonce sa langue entre les lèvres de Cybil Noland. Ce pourrait être un baiser, mais la façon qu'elle a de respirer et d'emperler chaque lèvre dessine dans la bouche *abc* de tous petits mouvements, impossible de détacher les lettres *abc* de s'arrêter folie furia *abc* dans la bouche constellée de saveurs. Alors, le vent se lève, balaie les cils, assèche la sueur dans le cou, caresse la soie des joues, ferme les paupières, scelle, au creux de l'oreiller, la forme des visages. Les cinq sibylles de la chapelle Sixtine font le tour de la planète et les questions reviennent. Cybil Noland ouvre les paupières. Il reste des traces de rimmel sur les cils de la femme. À son tour, elle dessille les yeux. Son regard est rieur, lent et offert comme un signe intime qu'on effleure dans le plus grand anonymat. Inopinément, Cybil arde comme une folle d'amour pour cette anonyme aperçue dans le bar de l'hôtel Rafale. Quelque chose l'excite qui passe par l'anonymat de cette femme rencontrée au cœur d'une mégapole, quelque chose qui affirme j'ignore votre nom, mais je connais la lisse et ondoyante forme de votre corps quand il navigue vers la pleine mer. Bientôt, je saurai où se cachent vos larmes, les

mots féroces et les gestes inquiets qui me feront tout deviner d'un seul coup à propos de vous. L'imagination nous entraîne ainsi au-delà du visible, précipitant notre vie vers des visages inconnus qui font lever le vent malgré le barrage des villes verticales, malgré la vitesse qui vide et désœuvre les pensées. Les yeux précieux du désir ont raison de se laisser séduire pour que le corps familier du quotidien trouve sur son chemin matière à se réjouir parmi les milliers de corps anonymes qui vont leur destin au milieu des villes saturées d'émotions et de sensations.

L'inconnue dégage un parfum de vie complexe qui s'enroule autour de Cybil Noland. Odeurs de ville déposées dans les cheveux comme un moi social, fragrance de santal qui singularise, nombril saveur sel, goût lacté des seins. La vie s'infiltré partout, copieusement, odorante, pendant que l'enfant en soi circule entre les odeurs, anonyme, comme un adulte pressé de penser.

Le climatiseur s'est arrêté. Il fait silence. Un silence qui surprend telle l'odeur bouleversante du lilas lorsque mai soudain nous atteint à la sortie des grandes cages de verre et de béton qui abîment les sens. Le silence s'étire palpable et attachant comme le corps de la Sixtine. Sur la table de chevet, le cadran du réveille-matin clignote. C'est la panne: une chaleur insupportable en échange d'un silence rare, plus précieux que l'or et le caviar. Le silence est maintenant partout répandu dans la chambre. Il surprend, dévastateur. Un silence irréel, épouvantablement vivant comme s'il obligeait à

quelque fiction en tournant les yeux du cœur vers un intérieur abyssal.

Les deux femmes sont allongées côte à côte, les jambes emmêlées, les bras comme des réflexes endormis derrière la nuque. Soudain, Cybil Noland n'en peut plus de ce silence neuf venu se superposer au premier silence qu'elles ont tacitement établi entre elles telle une pudeur stylisée, une élégante discrétion, une forme de recueillement capable d'arrêter les bruits de la civilisation et de créer un temps fictif propice à l'apparition du visage essentiel de chacune.

Cybil Noland avait fait monter la femme dans sa chambre en pensant à ce qu'elle appelait le visage essentiel de chacune en son destin. Chaque fois qu'elle allait avec une femme, c'est ce qui donnait de l'âme à son désir. Elle était prête à tous les gestes, à toutes les caresses, tous scénarios sexuels confondus, sachant qu'on ne pouvait jamais prévoir à quel moment, ni pour combien de temps, la jouissance allait recomposer les traits de la bouche et du menton, alourdir les paupières, dilater les pupilles ou garder les yeux vifs. La plupart du temps, le visage dessinait sa propre aura d'extase à partir de la lumière filtrant par la fente énigmatique que forment les paupières quand elles restent entrouvertes à égale distance de la vie et du plaisir. Puis venait la fraction de seconde qui transformait l'iris en forme de croissant lunaire avant que le blanc du globe oculaire, plus blanc que l'âme, fasse proliférer au fond des pensées le multiple du mot imaginaire. C'est ainsi que celle qui, l'instant

d'avant, était une parfaite inconnue devenait une bien-aimée pouvant modifier le cours du temps en faveur du futur.

Tout, pensait Cybil Noland, pour que le visage essentiel qui donne la juste mesure des femmes se manifeste, infiniment vulnérable et radieux, démesurément humain, désespérément troublant. Mais pour cela, il fallait que la mer pénétre tout entière dans la bouche, que le vent lisse les cheveux au plus près du crâne, que le feu s'enflamme du feu, il fallait toucher tout de très près, à la vitesse du vivant, et attendre que la femme dispose de son propre silence à bout de souffle et de syllabes, au milieu de son présent. Il fallait que dans le gouffre du plaisir la femme trouve son espace, une place de choix.

Aussi quand le climatiseur s'était arrêté, Cybil Noland s'était-elle sentie spoliée du silence singulier qui l'avait rapprochée de la Sixtine. Comme si elle avait soudain compris que la civilisation n'en avait pas moins poursuivi son train d'enfer pendant que les mots *m'ange moi vaste* résonnaient de leurs mille possibilités et que de sa langue fine elle écartait les nymphes du sexe de la Sixtine.

Maintenant le silence empiète sur le silence qui côtoie les pensées les plus intimes. Cybil Noland cherche une comparaison pour expliquer le nouveau silence et soudain elle n'en peut plus, veut, va parler, mais la femme se rapproche d'elle, vient sur elle avec son ventre chaud, ses cheveux qui chatouillent le nez, les seins qui effleurent la bouche, l'air parfaitement décidé à transformer le corps de Cybil en un pur objet de jouissance.

On dirait qu'elle va. Dire. Oui, elle murmure à l'oreille des sons inarticulés, rythme, mots insensés, reprend sa respiration, joue avec un instant, susurre «Ça c'est bon? Ça c'est mieux», parsème le corps de Cybil d'images et de mots juteux qui comme des baies éclatent dans la bouche. À présent, les sons font des caresses de violon. Cybil Noland se rappelle soudain le nom des constellations: Dragon, Chevelure de Bérénice, Cassiopée, Lyre pour l'hémisphère boréal, Atelier du Sculpteur, Toucan, Oiseau du Paradis, Autel pour l'hémisphère austral. Alors la mer s'infiltré tout entière en elle et la Sixtine relâche son étreinte.

On dirait qu'elle va raconter. Quelque chose avec le mot joyeuse dans la phrase pour accompagner sa nudité au milieu de la pièce. Une fois sous la douche, l'eau tombe drue. La Sixtine chantonne. Les sons se ramassent sous la langue qui en se soulevant les rend pleins d'entrain à la vie. La voix tempête de joie, zigzague sur un mot, la voix s'infiltré allégrement dans la conscience de Cybil Noland à moitié endormie dans le vaste lit.

«Je te raconterai», avait dit la Sixtine en ouvrant la fenêtre avant d'aller sous la douche. La fenêtre donne sur un escalier de secours. Le rideau bouge légèrement. Cybil Noland observe le mouvement des poissons, des algues et des coraux qui composent le dessin du rideau. La vie est une toile de fond où les pensées chevauchent la mémoire. La vie bouge imperceptiblement, passe à travers les temps morts, bifurque, installe

son humanisme au cœur des villes armées comme une provocation, un paradoxe qui oblige à sourire. Malgré tout. Les poissons sombres obombrent le rose et la blancheur des coraux pense Cybil Noland avant de repartir chevauchant, nomade au fond des mers, de grands incunables.

Le courant est revenu. Le climatiseur fonctionne. Dans le corridor, les femmes de ménage ont repris leur va-et-vient. En sortant de la douche, la Sixtine a ouvert la radio. Une voix grave est entrée dans la chambre, a répandu une odeur de guerre et de saletés. La voix s'est frayé un chemin entre «aujourd'hui les autorités» et «devant la cathédrale plusieurs cadavres dont certains sont horriblement mutilés. On a vu des fœtus pendre du corps éventré de leur mère. À certains endroits, on aurait dit la neige recouverte d'une nappe de sang. De vieilles femmes, la bouche ouverte et les yeux fixant le vaste froid du côté de la région qui mène à la mer, ont parlé de membres humains jonchant le sol. D'autres témoins ont déclaré avoir entendu des cris d'enfants quoique aucun enfant n'ait été retrouvé. Les autorités sont présentement dans l'incapacité de dire à quel groupe appartiennent les morts, leurs vêtements ne permettant pas d'affirmer s'ils sont du nord-est ou de l'est-nord».

Les phrases tombent une à une sur la moquette rose de la chambre. Dans le vaste lit, Cybil Noland observe. La Sixtine assise sur le bord du lit, une serviette de bain autour des hanches, respire on dirait avec difficulté. Puis, comme

lasse de chercher son souffle, elle vient lover son corps au milieu de la nudité tremblante de Cybil. Sa tête pèse lourd. Le corps est lourd. Le présent est un corps. Le corps est vivant, pur présent qui s'éternise entre le ronron électrique du climatiseur et la voix radiophonique.

² *au leur - noir leur - personnel*
 Cybil Noland pense à cet avant-midi passé dans un café de Covent Garden. Ce matin-là, il y avait eu dans sa tête une femme qui voulait écrire un roman. La femme manque de vocabulaire pour décrire le volcan de violence qui déferle dans les villes. La femme est assise dans une grande cuisine. Ses cheveux frôlent le sucrier pendant qu'avec une petite cuillère d'argent elle fait glisser le sucre dans sa tasse de thé. La femme est jeune et décidée, et cela contraste avec le fait qu'elle soit encore en pyjama en cette fin d'après-midi. Il y a un dictionnaire sur la table. D'une main, la femme tient la cuillère d'argent, de l'autre, elle feuillette distraitement les pages du dictionnaire. La femme se lève, va vers la fenêtre, reste un instant appuyée à son rebord. De là, elle peut voir les abords de Hyde Park, le grain du jour et la pluie fine du temps qui pénètre les cœurs. La femme regarde au loin. À l'autre bout d'elle-même, elle interroge une vie fictive. Et parce qu'elle observe méticuleusement, cela lui fait comme un casque sur la tête et dans ses pensées. Sur la table, un livre de Samuel Beckett. Le sucrier ressemble à un volcan. La femme vit seule, entourée d'osmondes et d'un grand nombre de plantes qu'elle refuse de nommer afin que, tout vert confondu, elles forment un bel écran de forêt tropicale. La pluie tombe

lentement. La femme allume une cigarette. Pourquoi écrirait-elle ce livre violent? Elle n'en a ni le talent, ni le vocabulaire, ni l'expérience. D'une main, elle rapproche le dictionnaire. Pendant un moment, sa main reste appuyée sur la couverture comme si on allait l'assermenter. De l'autre main, elle trace une liste de mots violents, des mots qui font tourner l'estomac, font tourner la tête du côté de la souffrance, du côté des êtres et de leur descendance avide de vengeance. Derrière la fenêtre, Hyde Park luit, allongeant son mystère, ses arbres et ses pelouses comme autant d'hypothèses qui avivent le vertige à propos du futur. La vérité ne viendrait jamais sans vertige non plus que l'illusion de vérité. La femme se verse une autre tasse de thé. La bibliothèque en chêne de son père est remplie de livres de femmes. Les livres du père sont empilés dans le coin nord de la cuisine. Ils s'élèvent comme trois tours de Babel. Trois tours de volumes en cuir montrant leurs épines dorées.

La pluie tombe fine et la femme garde précieusement en elle ces images du nord qui rendent nostalgique. Ce n'est pas la mémoire, c'est le goût du bonheur fendu en deux par le silence.

Dans la chambre de l'hôtel Rafale, la voix grave continuait à répertorier les incidents violents qui avaient marqué la journée précédente. Elle bruissait dans la chambre comme un petit reptile. Cybil Noland ne savait plus à quel endroit, comment toucher la Sixtine dont le corps vibrerait

de tout le présent inutile de l'humanité. Cybil cherchait mais en vain le regard de la Sixtine. L'autre regardait du côté obstacle des mots. La voix grave ne pourrait pas éternellement parler de la mort et Cybil attendait la dernière phrase, confiante que la Sixtine quitterait alors cette pose terriblement gênante de *pietà* qui engourdisait les membres. Mais la voix insistait. La mort venait de partout, dévalait du nord au sud, rayait la planète d'ouest en est, avançait vers les vivants avec un air de patriarche rassurant, puis d'un seul coup disséminait dans la chambre sa logique et autres instruments de mort en forme de phalange et de phallus. La mort entraînait souveraine médiatique dans le lit vaste pendant que Cybil Noland gardait, dans son crâne et ses pensées, la fièvre de vivre comme un beau cliché dont l'espoir aime tant se nourrir.

La femme de Hyde Park réapparaît. Le livre de Samuel Beckett repose, objet insolite, entre un plat de fruits et la fenêtre en angle. On entend la pluie. La femme écrit, et dans la tête de Cybil, cela devrait suffire à faire taire la voix de malheur. Enfin, un air de calypso rature tous les désastres. La Sixtine en profite pour se lever et enfiler son slip en demandant à Cybil d'où elle vient et ce qui l'a menée en cette ville. Tout en disant qu'il n'est pas bon de parler le ventre creux et les lèvres sèches, Cybil téléphone à la réception pour commander à boire et à manger. À son tour, elle va sous la douche se livrer au plaisir de l'eau, bientôt absorbée dans une rêverie sans fond où chaque cellule de chair et de

chimère rutilé pleinement. Emportée par le jeu des mots vagues et des pensées floues, Cybil Noland nage avec une vigueur remarquable au milieu des poissons-rubans, des salpes et des poissons-lanternes de la zone crépusculaire. Les métaphores d'eau défilent. Ici et là, elle ralentit pour admirer formes et couleurs si vives entre le bleu dit gavé de lumière et le bleu noir de l'abysse inaltérable. Puis les courants forts de l'océan se transforment en une pluie fine qui lui fait penser à l'Écosse et paradoxalement à la douceur d'un grand nombre de mots français. Quand elle ouvre les yeux, deux ou trois gouttes d'eau scintillent sous la pomme de douche.

À peine a-t-elle franchi le seuil de la salle de bains que la Sixtine demande, un soupçon d'inquiétude dans la voix, s'il est dans ses habitudes de «prendre l'ascenseur» avec des inconnues. La réponse fuse.

— Si possible, oui. J'aime le bruit de mer que font les inconnues quand elles caressent et se laissent aimer au-delà de toute convention. Oh! oui, je suis fascinée par cette étrange activité de l'esprit qui oblige le corps à une synthèse rapide du désir, de l'autre et de soi. Il y a dans la rencontre sexuelle de deux inconnues un bris temporel qui permet de faire abstraction du récit que chacune porte en elle. Il y a là une économie de l'histoire au profit de la présence.

— Mais à quoi sert la présence si elle reste enfermée dans l'anonymat?

— Elle sert à la conscience. Elle permet de circuler dans le temps, de voler haut et bas et d'exercer cette merveilleuse faculté en nous qui

est de produire du sens à partir de nos sens. Peut-être aussi sert-elle à brûler vive au milieu des questions, à voir en l'univers un alibi pour nos désirs hybrides avides de paysages. Peut-être.

La Sixtine ne saisissait pas tout ce que Cybil Noland énonçait passionnément mais il lui plaisait d'avoir à s'interroger sur les propos mystérieux de l'inconnue. De toute manière, elle prenait plaisir aux gestes, au parfum et à la voix de Cybil. Elle insista:

— En quoi suis-je différente des autres femmes rencontrées au hasard des villes?

— La ville, l'hôtel, cette chambre, les circonstances de notre rencontre font que vous n'êtes plus anonyme à mes yeux. Il n'y a pas lieu, il me semble, de raconter tout ce qui fait notre bonheur.

— Serai-je au cœur de votre mémoire quand vous quitterez cette ville? Je, mon histoire, ce qui existe de moi avant notre rencontre ne vous sont-ils d'aucun intérêt?

— N'en est-il pas de même pour vous à mon égard? Que feriez-vous de mon histoire si je vous la racontais?

— Je la transformerais. Je multiplierais ainsi mes chances d'éprouver envers vous des sentiments si riches et contradictoires que je ne pourrais plus vous quitter.

— Je crois plutôt que vous inséreriez mon histoire dans la vôtre en fabulant autour de quelques paroles et gestes anodins. Vous m'inventeriez, j'en suis certaine.

- Sans doute, et quel mal y a-t-il à cela?
- Aucun, mais ne prétendez pas vouloir *me* connaître.
- Avouez-le: personne n'existe en dehors de son récit.
- Il faut plus qu'une histoire pour comprendre les êtres, je veux dire pour s'y retrouver.
- Connaître l'autre, c'est entrer dans son histoire.
- Erreur, connaître l'autre, c'est entrer dans la logique de son récit.
- Je dis ce que je dis sans avoir à l'esprit de déjouer votre résistance à tout ce qui semble biographique. D'où vient cette incorrigible tendance que nous avons de vouloir associer nos vies à ce qui en l'autre est source de mémoire et de rêve?
- La soif constante que nous avons du récit de l'autre c'est un peu notre odorat. Sentir l'autre. Comparer. Ne jamais se sentir seule.
- Voulez-vous que je vous interprète ma vie? dit la Sixtine en plaçant sur son épaule un violon imaginaire.
- Cela, elle l'avait dit avec trop de douceur pour que Cybil Noland refuse d'écouter. Alors, mue par une singulière pudeur, la Sixtine alla s'asseoir à une distance respectable de Cybil et elle raconta.

Elle commença par l'histoire de ses grands-parents maternels qui semblaient n'avoir connu

que fêtes et célébrations sous les orangers et les palmiers de Los Angeles. À chaque phrase, elle mêlait la jeunesse de Paula et de Robert à la chaleur et à la bonne odeur des sentiers qui longeaient les abords de leur premier bungalow. Paula était comédienne. Robert avait un studio de photographie. Pendant des années, il avait capté le regard des acteurs d'Hollywood. Yeux nostalgiques, yeux d'ivrognes, de séducteurs, de divas, regards ambitieux, intelligents, vides. Et chacun de ces regards avait un sens, prenait une plus-value au milieu des scénarios et des soirs de première. Sa vie durant, Robert avait ainsi été un témoin privilégié des drames et des joies qui avaient altéré les traits de trois générations d'hommes et de femmes pour qui la gloire, qui allait façonner une partie de l'imaginaire nord-américain, était devenue un trait d'esprit.

Paula était née au Texas et Robert venait de la province française du Canada, le pays au nord des États-Unis, pays de neiges et de novembres sombres. Avec les années, Robert avait oublié sa langue maternelle, mais il avait conservé un petit vocabulaire qui lui servait exclusivement les soirs de champagne et de célébration quand ils s'ébattaient d'amour et qu'il répétait goulûment «Ah! Ma belle créature» avant de la pénétrer. Quand leur fille Jeanne naquit, Paula était déjà célèbre et Robert commençait à ressembler aux hommes de ses photographies. Jeanne grandit au milieu des bonnes et des réceptions. À vingt ans, elle fit la connaissance d'un jeune militaire du nom de James Kreig. Mes parents se marièrent dans une petite église de Santa Monica et ils firent leur voyage de noces à Québec, la ville

"
de
- Histoire
de Sixtine

Rimouski

J'ai toujours cru que la littérature
c'était comme la mer.

J.-M. LE CLÉZIO

Nous sommes une espèce asservie au
récit.

PASCAL QUIGNARD

Le fleuve est une présence obsédante. Un argument qui balaie toute inquiétude. Au gré des marées, il dénude le paysage, le recompose, avale des centaines de roches énormes, puis les rejette rutilantes avec des rondeurs de Vénus callipyge qui prennent la relève au milieu des cormorans, des râles, des corbeaux et des ulves.

Temps gris. Gris vaste de mer au milieu de mai. Un vent insécable fonce à l'oblique sur la rive, vers la ville, masse grise, s'enfonce dans les yeux de Cybil Noland qui va, avenue de la Cathédrale, en direction du fleuve. Près de la voie ferrée, la Cantine de la Gare dégage une forte odeur de frites aussitôt happée par la mémoire qui transforme la cantine en casse-croûte au bord d'un lac bleu.

À la hauteur du bar Sens Unique, la cathédrale et le fleuve forment un couple atavique troublant qui fait bruïsser l'histoire, éveille le vieux réflexe de penser rives enneigées et langue française en même temps que le mot pays trouve sa place dans une phrase que Cybil Noland cherche à terminer. La flèche scintillante de la cathédrale élance dans la mémoire comme la douleur dans un bras fantôme.

Dans sept jours, Cybil a rendez-vous avec l'océanographe Occident DesRives qui a navigué sur tous les

océans et sur toutes les mers de la planète. Un projet de livre sur la mer. Au large du Río de la Plata. Cybil a devancé son arrivée à Rimouski pour travailler à un texte étrange écrit, il y a deux mois, durant un séjour à Los Angeles où elle avait entamé une histoire. Elle s'est installée à l'hôtel des Gouverneurs. Sa chambre donne sur le fleuve et l'île Barnabé.

Il y avait maintenant plus d'un an que Cybil Noland songeait à son prochain roman. Le roman s'organiserait autour de ce qui, encore énigmatique en elle, se déploierait dans quelques mois majestueusement comme une longue métaphore de vie ou cruellement au rythme de la conscience qui ne laisserait rien au hasard. Elle aimait cet état précurseur de dimension nouvelle qui la rendait vulnérable, néanmoins s'affirmait en elle comme un signe d'espoir. Signe certain que tout ce qu'elle avait vécu, pensé ou lu allait avoir une suite et que, dans l'espace inédit du prochain roman, elle parviendrait peut-être à percer quelque secret de la condition humaine, resté indéchiffrable jusqu'à ce jour. Pour le moment, il y avait une euphorie sans récit, une myriade d'images qui valaient mille récits, qui voilaient le récit. Chaque fois qu'un élément de récit était sur le point de prendre forme, elle laissait faire un instant la forme, puis si la forme se transformait en un sujet, alors elle notait non pas le sujet mais comment la forme s'était transformée.

Ainsi le sujet de son prochain roman pouvait-il lui échapper pendant des mois, obsédant et inaccessible. Sujet qui lui semblait toujours proche et lointain comme l'empreinte visuelle d'un monde à rattraper, enfoui dans le nombre effarant des permutations sémantiques, perdu dans l'immensité de l'espace et de l'espèce, monde infiniment précieux que la conscience allait tenter de réinsérer dans le langage ou d'en imaginer le versant inédit.

Cybil
le personnage
du récit?
récit sur
le récit?

Ce matin, elle a relu plusieurs fois ce qui pourrait être le début d'un roman. À chaque lecture, le même sentiment d'inconfort revient. Sans se l'avouer, Cybil sait qu'elle a transgressé une convention respectée par ceux et celles qui, de tout temps, ont voulu se soustraire à la réalité afin de mieux plonger, tête capricieuse, dans son théâtre spectaculaire où les mystères de la vie se transforment en ornements de parole.

En donnant son nom à la femme de l'hôtel Rafale, Cybil sait qu'elle a commis une faute de jugement qui risque de la compromettre, de la priver des licences, des rôles et des délires d'écriture permettant d'aller librement au-devant de l'imagination. Cybil Noland, personnage, compromet l'existence de Cybil Noland, romancière. «Il se peut que Cybil Noland ne soit qu'un homonyme, auquel cas je n'ai aucune raison de m'inquiéter.» La femme essayait par mille ruses de pensée de corriger son erreur et de justifier une audace dont le narcissisme l'éccœurait un peu. Parce qu'elle ne savait pas encore nommer son geste, l'inquiétude persistait, la maintenant suspendue au-dessus d'un vide critique.

D'une pensée à l'autre, Cybil se souvint d'une conversation qu'elle avait eue, il y a cinq ans passés, avec Nicole Brossard, une romancière rencontrée à Londres à l'occasion d'un colloque sur l'autobiographie. Elles avaient passé beaucoup de temps ensemble, se donnant rendez-vous tous les matins pour le petit déjeuner et en fin d'après-midi dans un pub de Covent Garden. Elles passaient des heures à converser, parlant de leurs lectures et de ce que l'écriture représentait pour elles. Un jour, la romancière avait dit: «On ne peut pas toucher à l'essentiel en mettant son petit moi au cœur de l'action non plus qu'en le prenant à partie, pourtant si un seul personnage, le vrai, reste emmuré en toi, tous les autres seront fous de douleur. Ou inutiles. La moitié de ce que

comme cela
sur son
propre
récit?

la femme
à dire
premier
chapitre

à l'abri!

le processus de l'écriture

tu penses est fiction, l'autre moitié est répartie dans le corps comme un jeu d'ombre et de lumière.»

Brossard s'exprimait avec beaucoup de chaleur et de conviction en appuyant ses coudes sur la table et en regardant Cybil droit dans les yeux. La serveuse leur avait apporté une deuxième bière. Une bière forte et rousse dont la saveur semblait avoir la propriété de multiplier les mots. Brossard avait poursuivi en prétendant qu'il était absurde de vouloir entrer dans le monde de la fiction en restant soi, même collée à la vérité de ses rêves les plus fous.

Cybil ne voulut pas la contredire. Elle détourna la conversation en lui demandant pourquoi elle réunissait si souvent ses personnages autour d'une table de restaurant ou de travail. «Je ne sais sans doute pas assez souffrir pour imaginer ce qui se passe dans le cœur des gens» et elle avait tourné la tête en direction des kiosques où s'affairait une foule de touristes et de badauds, laissant à Cybil tout le temps de s'interroger sur le nez aquilin de la romancière. Pour rompre le silence, Cybil avait demandé d'où elle tenait ce nom français. «Brossard est le nom de ma mère. Mon père s'appelait Reed Vanguard. J'aurais pu écrire en français. J'ai choisi de porter le nom de ma mère et d'écrire dans la langue de Mister Vanguard.»

À partir du mot mère, les pensées de Cybil avaient suivi un autre cours et bientôt Cybil s'était retrouvée sur la plage du lac Écho de son enfance. Les mères et leurs enfants. Les enfants et leurs cris. Le samedi et le dimanche, des papas debout, le dos tourné à la plage, fument de gros cigares en parlant de chalets et de chaloupes. Les mères ont d'énormes seins. Il y a beaucoup de barbe sur les jambes des pères. Les femmes sont assises sur des chaises basses. Quelques-unes, agenouillées dans le sable, mouchent un enfant, ajustent la bretelle d'un maillot, enduisent énergiquement les

inétareu

ma mère : associations

mémoires

dés faits réels - mémoires → fiction

corps douillets de leur progéniture d'une crème solaire orange. Histoires de famille, les mères chuchotent de petits malheurs, font des projets pour leurs enfants, attristent de la maladie d'une belle-sœur. Une grande femme aux cheveux noirs et à la peau bronzée est assise devant Cybil. Quand elle se croise les jambes, Cybil découvre, entre la culotte du maillot et l'entre-cuisse, une touffe de poils qui brille dans la lumière de l'avant-midi. Le bruit d'un hors-bord enterre les voix. Ensuite, il y a le clapotis des vagues et Cybil s'endort sur la baleine bleue qui orne sa serviette de bain.

Cela faisait maintenant près de trois heures que Cybil relisait son texte en dérivant d'une image à l'autre. Rien n'arrivait qui puisse la rapprocher de la convention romanesque. Elle prit un chandail et s'en alla marcher dans les rues de la ville en entretenant l'espoir inavouable que la vraie vie serait si calme qu'elle n'aurait d'autre choix que de rentrer précipitamment dans sa chambre et de réintégrer la ville armée jusqu'aux dents en s'interrogeant sur Cybil Noland.

Marcher dans la ville rassure Cybil, car elle a toujours associé la marche à l'idée de liberté. Corps en mouvement, flux incessant des pensées qui, au hasard des aboiements, des blasphèmes et des billes rapides que sont les *fuck off* universels, n'en reflètent pas moins les mille attentions que nous avons pour la lumière et la portée des mots tout autour. La ville, bien que paisible, soulève un lot de questions qui font leur nid dans le vaste gris d'aujourd'hui. Des gens entrent et sortent de petits commerces où l'on vend du chewing-gum, des articles de pêche et des billets de loto. Dans les rues plus tranquilles, de grands escaliers et de longues galeries en bois exhibent des barreaux qui de loin ressemblent à des tibias. Plus loin encore, c'est le silence. D'une certaine manière, la vie s'appuie en toute légitimité sur la beauté du fleuve. Le vent nettoie

sur sa soi-même

le tapage urbain, atténue l'agitation mercantile si bien que les piétons passent facilement pour des figures esseulées entre ciel et terre. Aussi Cybil se met-elle à douter de l'existence des villes armées jusqu'aux dents. Un doute lent, insidieux, progresse comme la journée, de sorte qu'à seize heures, après s'être installée à la terrasse Saint-Germain, la romancière est envahie d'un incommensurable sentiment d'inutilité. Car si la ville armée n'existe pas, pourquoi la décrire, pourquoi s'inquiéter de son existence, pourquoi la condamner? «La moitié de ce que tu penses est fiction.» Alors compare!

Plus tard, dans la soirée, en marchant le long de la rivière, Cybil aura la certitude qu'il ne faut pas comparer les villes, les vivants, le fleuve à la mer. Pourtant comparer est la meilleure manière de trouver anecdote à son dire, de garder l'œil ouvert, prêt à intervenir au milieu des récits. Comparer est la solution durable des vivants.

2

Les quelques lettres qu'elle avait reçues d'Occident DesRives lui avaient laissé une bonne impression de la femme qu'elle imaginait courtoise, efficace, conviviale. Son style épistolaire l'avait ravie. Occident DesRives avait le don de faire s'entrelacer dans un même paragraphe des hypothèses de travail, des horaires et de belles expressions concernant les courants marins, le vase océanographique et la chaîne de vie. Des sa première lettre, elle avait su capter l'attention de Cybil en mentionnant les noms de Jules Verne, de Melville, de Léonard de Vinci et de Joseph Conrad. Elle avait aussi recommandé *The Oxford Book of the Sea*.

Après la deuxième lettre, Cybil se mit à rêver de Buenos Aires et du Río de la Plata. Elle se voyait la nuit marchant dans les rues de Buenos Aires au milieu des airs de tango. Occident DesRives l'accompagnait. Elles allaient bras dessus, bras dessous comme des *portenas*.

Dans sa troisième lettre, Occident répétait: «Vous aurez la latitude de vos désirs. Comme on dit ici en parlant du hockey, je veux des émotions, votre intensité.» La phrase se terminait par un point d'exclamation en forme de dauphin.

Cybil se laissait courtiser. Elle ne répondait que par télécopieur, griffonnant deux ou trois lignes pour dire qu'elle réfléchissait à la proposition. Chaque message